

---

Luigi Lunari

# Le Chant du Cygne

(Il Canto del Cigno)

Pièce en un acte

Texte français  
de  
Rosetta Morselli et Nicole Thévenin

Copyright © 1995

Luigi Lunari • I 20047 Brugherio MI • Via Volturmo, 80 / Cond. Cedri  
Tel./Fax: +39 039 883177 • E-mail: luigi.lunari@libero.it

---

## Personnages

L'ACTEUR

LA FEMME

(qui sera tour à tour la Présentatrice, la Fille, la Prostituée, la Mort.

---

*(Le plateau d'un théâtre. Il est - ou semble - agencé pour accueillir une de ces soirées artistico-mondaines au cours desquelles on remet aux acteurs, metteurs en scène et autres gens de la profession, des prix tels que Oscar, César, Molière et autres.*

*Et, en effet, une très élégante personne - compromis de star et d'apprentie présentatrice - occupe le centre du plateau: elle attend en souriant qu'un paroxysme de cuivres termine sa sonnerie de trompettes et, toujours souriante, porte le micro à sa bouche - si près qu'elle semble vouloir le mordre - et annonce:)*

## LA PRÉSENTATRICE

Et maintenant, mesdames et messieurs, amis présents dans la salle et vous, téléspectateurs qui nous suivez de chez vous... voici pour le prix le plus convoité de cette soirée, celui du meilleur acteur...

*(mutine, espiègle)*

... mais faut-il le nommer, alors que les bruits de couloir ont déjà tout dit?...

*(sérieuse, concentrée)*

Et d'ailleurs, a-t-on jamais autant prévu et attendu un «prix d'excellence», un Molière d'honneur, comme celui-ci?

Donc... le voici... c'est... LUI!...

*(Lui, l'Acteur, entre en scène, tout sourire, selon le scénario habituel de ces cas-là. Les haut-parleurs diffusent l'océan d'applaudissements d'une standing ovation.*

*Avec des gestes chaleureux, l'Acteur salue la foule qui applaudit, il s'approche de la Présentatrice, l'embrasse sur les deux joues, se tourne de nouveau vers le public. Glissant sur des rails invisibles, une petite table s'approche, portant un trophée resplendissant d'or et de cristal: la Présentatrice le prend et le tend à l'Acteur qui le reçoit, heureux et cependant légèrement embarrassé comme par trop d'honneur. Il le soulève vers le public, mitraillé par des nuées de flashes, se tourne vers d'invisibles photographes avec un évident sourire de circonstance... La Présentatrice s'efface en reculant de quelques pas pour laisser l'Acteur savourer seul son triomphe.*

*Les lumières s'atténuent pendant les premières répliques du texte, se réduisant peu à peu au seul cône de lumière qui encercle l'Acteur, trophée toujours entre ses mains. La Présentatrice et la petite table profiteront de cette obscurité progressive pour se retirer et disparaître.*

---

*C'est le moment du speech. L'Acteur s'incline brièvement - à droite, à gauche, au centre - et commence avec un embarras bien joué)*

L'ACTEUR

Merci... merci... Je vous remercie... C'est banal de dire que je suis ému, touché?... Eh bien, oui, je suis ému et touché! Ce prix est pour moi un grand honneur, que j'espère mérité. Ma gracieuse marraine a dit que tout le monde était au courant, qu'on le donnait pour sûr. Eh bien, pas moi! J'espérais, bien sûr, mais... peut-être aussi pour conjurer le sort... j'évitais d'y penser, je me disais... «Mais non, mais non! Tant d'autres le méritent, autant que moi, peut-être plus que moi...» Et pourtant... le voilà! L'ai-je mérité? Sentence difficile, la postérité jugera! Toujours est-il qu'il est à moi: c'est moi qui l'ai gagné! Grâce à vous! Merci! Merci!

*(Pause. Applaudissements.*

*L'Acteur reprend, un peu gêné)*

Bien sûr... à mon âge... quand devant soi le chemin se fait plus court, quand on commence à entrevoir la fin... «the last curtain» comme chante Sinatra... Eh bien, ces prix sonnent un peu comme une consécration, comme la reconnaissance de toute une vie vouée à l'art... Donc, d'autant plus appréciés qu'ils résument en soi tout ce qu'un pauvre acteur a essayé de faire... en soixante ans – vous imaginez, soixante ans! – sur les planches, devant une caméra, dans les studios de télévision...

Bien sûr, ce prix m'a été décerné... sans doute pas pour les choses les plus importantes que j'ai faites... il y a longtemps du reste... dans cette petite coque de noix qu'est le théâtre ballotté aujourd'hui par les déferlantes des grands médias... Et ce prix colle à notre temps, et moi... rempli d'orgueil, bien sûr... je me sens récompensé pour une chose peut-être sans importance mais qui touche des millions de téléspectateurs. «Le spot publicitaire préféré du public». Est-ce plus facile ou plus difficile que bien envoyer «Être ou ne pas être»? La concurrence est bien plus forte, c'est sûr: c'est de publicité que vit le monde, de spots publicitaires que vit la télévision; gagner dans cette jungle, c'est dur, mais - comme on dit – «beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur»!

Merci!

*(Son embarras ne semble pas se dissiper. Il reprend avec un soupçon de difficulté)*

Bien sûr, «à la guerre comme à la guerre». Il arrive parfois qu'on aille contre les goûts du public. Quand je jouais au théâtre, sous les ordres du Maître qui me tannait mot après mot, qui m'obligeait à fouiller chaque sens le plus secret des intentions de l'auteur et à exploiter tout le bagage technique acquis par des années de conservatoire, de cours, de pratique... eh bien, c'était très différent. Dans le cas présent, il a fallu s'en remettre à l'instinct, inventer, chercher - en comptant même et surtout sur le hasard - ce geste, ce ton, ce mot qui feraient choc! Qui feraient que chaque soir à table, la famille attende ce sketch: le geste, la drôlerie que les enfants répéteraient le lendemain à l'école...

*(Soudain, il change de ton, se fait complice. Au public:)*

Et que vous attendez vous aussi, pas vrai? Vous êtes ici pour me voir le faire: avouez!

*(Les haut-parleurs: oui, oui!)*

Eh bien... voilà!

*(Geste et réplique vulgaires. Avant-bras plié pour évoquer une érection, expression vaniteuse de macho poseur et égrillard)*

Le Viagra?

Deux heures d'érection!

Cigare en béton!

*(Applaudissements et éclats de rire. L'Acteur peut, à la demande répéter la scène impudique)*

Merci, merci!

*(Il reprend, de nouveau embarrassé)*

Comme c'est étrange, la vie! Je me souviens, au concours d'entrée du Conservatoire, quand j'ai déclamé...

«Ô vieillesse facile, ô jeunesse impudente!

Ô de mes cheveux gris honte trop évidente!»

Et ensuite, au théâtre... les «Six personnages»:

«Mais quelle fiction? C'est la réalité, mesdames et messieurs? La réalité!»

Ou encore Shakespeare: «Nous parlons de tombes, de vers, d'épitaphes, et c'est avec nos larmes que nous écrivons dans la poussière les histoires de rois défunts...»

*(Il commence à s'agiter, de plus en plus nerveux)*

Et maintenant, je suis ici, avec un prix... mais pour tout autre chose!

Merci!... Mais... excusez-moi, je ne voudrais pas jouer l'avantageux ou faire du moralisme hors de propos... Certes, la situation est ce qu'elle est: il faut jouer le jeu... sourire et remercier. Alors moi, je souris... et je remercie. Mais... permettez-moi d'être sincère jusqu'au bout: est-ce juste? Est-ce juste que moi, après tant de rôles de rois et de mendiants, de puissants et de pauvres gens, de tyrans, de victimes, de traîtres, de saints... que j'ai fait revivre sur les planches... moi, qui ai vu là, devant moi, des gens de toutes sortes s'émouvoir aux paroles de Goethe, de Sophocle que MOI je leur transmettais, ou rire aux inventions de Molière ou du vieil Aristophane que MOI je recréais pour eux... moi, avoir un prix... pour un «spot»? Pour un geste! Mais appelons un chat un chat: pour un geste vulgaire et stupide!... Et vous, qui en redemandez!... Et moi je le refais, et vous, vous riez et ça vous amuse!... Moi qui pourrais me faire l'écho des dernières paroles de Socrate... ou décrire un nez avec les vers de Cyrano... Mais vous n'éprouvez pas un peu d'embarras, peut-être même un peu de remords?... Comment vous justifier, demain, devant vos en-

fants... pour avoir privilégié ... ÇA, dans toute ma carrière? J'ai dit «embarras»? Mais c'est trop faible: vous devriez avoir *honte*, vous là, bien vêtus, bien reluisants, vous qui, chaque soir, déposez votre cerveau devant la télé, vous qui avalez tout avec l'air béat de bovins repus!

*(Sa fureur est à son comble et il jette le resplendissant trophée loin de lui, dans un geste de reniement. Par les haut-parleurs, on entend les sifflets et les réactions croissantes du public : hou, hou! Entre l'Acteur et le public, c'est désormais la guerre)*

Imbéciles! Voilà ce que vous êtes: un tas d'imbéciles! Sifflez, sifflez, je m'en fous de vos sifflets! Et même, reprenez-la cette merde! Rentrez chez vous, allez vous faire chier, c'est tout ce que vous méritez, bande de connards! Foutez le camp!

*(Sifflets et protestations se font assourdissants)*

Et éteignez-moi ces lumières, bon Dieu de merde! Je ne veux même plus voir vos gueules de cons! Je ne veux plus voir personne, sales connards! Du balai, foutez le camp!

*(Avec de grands gestes des bras, il semble vouloir éteindre la lumière qui l'enveloppe et qui, en effet, s'éteint. Le plateau sombre dans l'obscurité, mais on entend toujours les injures improvisées et la révolte de l'Acteur. Puis, quand la querelle est à son comble, la lumière revient lentement: l'Acteur est maintenant sur un côté de la scène, dans la partie de décor qui représente une loge.)*

*L'Acteur est assis dans un fauteuil. Il s'agite, jure encore mais sort bientôt de son cauchemar. On n'entend plus les cris ni les bruits du public. Maintenant tout est silence.*

*L'Acteur regarde autour de lui, éprouvant presque de la difficulté à sortir de son rêve et à retrouver la réalité. Peu à peu, il se calme. Il s'essuie le front avec un sourire de commisération, encore incertain et hésitant)*

J'ai rêvé! Seigneur, quel cauchemar! Et moi qui me laisse prendre bêtement! Tout semblait vrai: le théâtre, le prix, ce geste, cette sortie terrible, obscène...

*(Il mime avec dégoût)*

Quand j'y pense! Ç'aurait été l'unique prix de ma vie! Une vie vouée à l'art du théâtre... et un prix pour... ÇA!

Ah! Les temps ont vraiment changé si je me retrouve à rêver de cette pitrerie absurde, ridicule!

*(Il appelle: peut-être son voisin de loge)*

Antonio!... Antonio!... Il faut que je t'en raconte une bonne!... Antonio!

*(Mais personne ne répond. L'Acteur regarde autour de lui... maintenant un peu hésitant)*

Mais... Antonio... Mario...

*(Un doute)*

Mais qu'elle heure est-il?

*(Il regarde sa montre)*

Une heure et demie?! Je me suis endormi!...

*(Il appelle de nouveau)*

Ho?! Il y a quelqu'un?... Partis!... «En voilà une histoire! Je me suis endormi dans ma loge! Le spectacle est terminé, tout le monde a quitté le théâtre... et moi, je ronfle comme si de rien n'était!»

Et comment je sors maintenant? Je peux sortir de la loge, je peux sortir de la salle... mais dehors, le portail est fermé!... Et je ne me vois certainement pas enjamber la grille... À mon âge! J'aurais pu téléphoner à ma femme, mais elle est à la montagne... Ou à quelqu'un du théâtre: ils m'ont oublié là... qu'ils viennent me libérer...

*(Il manipule activement son portable)*

Ça ne passe pas! Voilà à quoi servent ces «miracles technologiques»: ça marche pour les texto, mais pour un pauvre type enfermé dans un théâtre et qui en a vraiment besoin... rien à faire, ça ne passe pas. Oh! Et puis, va te faire foutre!

*(Il jette le téléphone au loin)*

Et sentir ce cercle, là, à la tête!... Comme si j'avais bu...

Sûr que j'ai bu! Ça, on peut le dire! C'était la dernière... La dernière de «La Dernière heure»... (Imagine la belle situation emblématique: la dernière de la dernière heure! Autant dire qu'après, c'est le néant!) La dernière... et le déchaînement des petites plaisanteries habituelles qu'on organise dans ces cas-là. Moi, je devais boire je ne sais combien de verres d'eau... et un petit malin a remplacé l'eau par du gin... Alors, chaque fois que Vassili dit à Natacha : «J'ai soif, Natacha, par Dieu, donne-moi à boire!» ... hop, un bon petit verre de gin! Le réalisme a son prix: je ne pouvais quand même pas dire: «Hé, ho! C'est du gin, ça: faites pas de conneries!»

De toute façon, c'est la dernière!...

J'ai un cercle à la tête!... Bon, je vais passer la nuit ici. Après tout, ce ne sera pas la fin du monde!...

Je me mets dans un fauteuil... j'allonge les jambes sur une chaise... un plaid pour bien me couvrir...

*(Il chantonne)*

«O dolci baci, o languide carezze,  
mentr'io, fremente  
le belle membra discioglieva dai veli...<sup>1</sup>»

Quelle élégance! «Les jolis membres dégagés de leurs voiles». Pour dire qu'il la dépoilait, comme on dit chez nous! Ah! Autres temps, autre

---

<sup>1</sup> Tiré de «La Tosca» de Puccini

style... Mes enfants me disent que je vieillis, que je suis un vieux ronchon toujours à ressasser «de mon temps, de mon temps»! C'est vrai: je suis un vieux ronchon! «Laudator temporis acti» Mais est-ce que j'ai raison ou pas? Là est le problème. C'était mieux autrefois ou c'est mieux maintenant? Mes enfants me disent: «Papa, c'est le vainqueur qui écrit l'Histoire!» C'est déjà un peu ridicule de dire «dégager de leurs voiles les jolis membres de la femme aimée», un jour viendra où ce sera très correct de dire «je l'ai dépoilée»! Simple, pratique, efficace!

Bon, d'accord, c'est possible. Mais... n'est-ce pas dommage? De toute façon, ce jour-là, moi je ne serai plus là. Parlez comme vous voulez, habillez-vous comme vous voulez, shootez-vous, roulez sans casque, scotchez-vous aux écrans, dialoguez par texto... Allez, aussi bien, le vieux ronchon sera parti et n'aura pas à cautionner ce massacre!

Ça me rappelle une petite pièce de Tchekhov: l'histoire d'un vieil acteur qui restait enfermé dans le théâtre après la représentation parce qu'il s'était endormi ou enivré ou je ne sais plus quoi... Et là, il revivait, il se rappelait sa vie d'acteur... ses succès. Eh bien, ça peut être une occasion, pourquoi pas? Je ne suis pas assez vieux pour ne pas avoir d'avenir... je le suis assez pour avoir un passé! Un grand avenir derrière moi... et... et un grand passé devant! Tiens, pas mal: il faudra que je le remplace! Même si je ne sais pas trop si ça a un sens, ou si ce n'est qu'un petit jeu de mots...

*(Il ricane, satisfait de ses calembours. Mais soudain, il s'interrompt, saute sur ses pieds, tendu, en alerte)*  
Mais que se passe-t-il?... Il y a quelqu'un!...

*(Il appelle, un peu inquiet)*  
Antonio?... Mario?...

*(Un rideau bouge.)*  
Qui est là? Il y a quelqu'un?... Une souris?... Polonius?

*(Son agitation se mue soudain en un réalisme absolument banal: le rideau s'ouvre et une jeune femme apparaît. Elle bouge et parle de façon tout à fait naturelle et réaliste, balayant complètement le climat d'inquiétude que l'Acteur avait créée.)*

LA FEMME Vous avez appelé?

*(L'Acteur la regarde. Il hésite longuement...)*

L'ACTEUR Vous aussi?... Toi aussi... tu es restée là?

LA FEMME *(elle ne comprend pas)*  
Moi quoi?

*(L'Acteur hésite: il est évident qu'il ne reconnaît pas cette femme mais qu'il veut le cacher. Peut-être veut-il prendre son temps)*

- L'ACTEUR Mais... mais qui es-tu?
- LA FEMME Comment, qui je suis? Qu'est-ce que vous racontez? Allez, allez, ils ont déjà sonné le quart d'heure. Je vous ai apporté les chaussettes, elles étaient un peu usées derrière, la couturière les a reprises... J'ai fait aussi repasser la cape... Dès qu'on la repasse, on la dirait un peu lustrée... mais c'est à cause de la chaleur du fer. Après, ça rentre dans l'ordre. Mais faites attention: agitez-vous un peu moins, surtout quand vous criez, c'est toujours ça de gagné.
- Essayez de l'essayer!
- (L'Acteur hésite)*  
Enlevez votre pantalon. Vous voulez que je vous aide?
- L'ACTEUR Non, non. Je me débrouille tout seul.
- (Il enlève son pantalon, lentement, en hésitant encore, comme s'il ne comprenait pas bien où il se trouve. La Femme le regarde: elle sourit, un peu ironique, en tenant le pantalon du costume.)*
- LA FEMME Mais qu'est-ce que vous avez, ce soir?
- L'ACTEUR Qu'est-ce que j'ai?
- LA FEMME On dirait que vous avez la tête ailleurs. Il est arrivé quelque chose?
- L'ACTEUR Non, non... C'est que... je m'étais endormi... et quand je me suis réveillé, je ne savais plus où j'étais. Tu sais, l'espace d'un instant, tu ouvres les yeux et tu mets du temps à t'y retrouver... Il y a du monde?
- LA FEMME Ça se remplit.
- (La Femme lui tend le pantalon. L'Acteur l'enfile, puis il se tourne pour que la Femme l'attache derrière.)*
- L'ACTEUR Ça me serre un peu...
- LA FEMME Parce que vous avez grossi...
- L'ACTEUR Mais jamais de la vie! Où vois-tu que j'ai grossi?
- LA FEMME Mais regardez comme il retient son souffle! Essayez de respirer!
- L'ACTEUR Je respire. Un, deux, trois, quatre...
- LA FEMME Oui, et ça c'est quoi?
- L'ACTEUR L'estomac un peu ballonné.
- (L'Acteur se contemple devant un miroir imaginaire, face au public. Il se plaît. On le voit avec un pantalon serré sous le genou et une chemise à larges manches bouffantes)*
-

L'ACTEUR

La cape?...

*(La Femme lui tend la cape. L'Acteur la prend d'un ample geste théâtral, la fait virevolter pour la déposer sur ses épaules. Au moment où la cape tourne, comme celle d'un magicien, un cône de lumière l'isole de la femme et du reste de la scène. L'Acteur – jeune et resplendissant de force – récite)*

«Oh! que n'ai-je une muse de flamme qui s'élève jusqu'au ciel le plus radieux de l'invention!

Un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs, et des monarques pour spectateurs de cette scène transcendante! Alors on verrait le belliqueux Henry, sous ses traits véritables, assumant le port de Mars, et à ses talons la famine, l'épée et l'incendie, comme des chiens en laisse, rampant pour avoir un emploi!

Mais pardonnez, gentils auditeurs, au plat et impuissant esprit qui a osé sur cet indigne tréteau produire un si grand sujet!

Ce trou à coqs peut-il contenir les vastes champs de France? Pouvons-nous entasser dans ce cercle de bois tous les casques qui épouvantaient l'air à Azincourt?

Oh! pardonnez! puisqu'un chiffre crochu peut dans un petit espace figurer un million, permettez que, zéros de ce compte énorme, nous mettions en œuvre les forces de vos imaginations.

Supposez que dans l'enceinte de ces murailles sont maintenant renfermées deux puissantes monarchies dont les fronts altiers et menaçants ne sont séparés que par un périlleux et étroit océan.

Suppléez par votre pensée à nos imperfections; divisez un homme en mille, et créez une armée imaginaire. Figurez-vous, quand nous parlons de chevaux, que vous les voyez imprimer leurs fiers sabots dans la terre remuée.

*(Mais, peu à peu, l'emphase s'atténue, la voix baisse, la déclamation n'est plus déclamation: l'Acteur ne joue plus, on dirait qu'il parle pour lui-même, comme s'il se souvenait des répliques d'un rôle presque oublié)*

Car c'est votre pensée qui doit ici parer nos rois,

et les transporter d'un lieu à l'autre,

franchissant les temps...

et accumulant les actes de plusieurs...

années dans une heure...

de sablier

---

....

*(L'Acteur bredouille incertain les dernières phrases du monologue...)*

Permettez que je supplée...

comme chœur aux lacunes de cette histoire, ...

et que, faisant office de prologue,...

j'adjure votre charitable indulgence

d'écouter tranquillement...

et de juger complaisamment notre.

...

notre...

pièce ...»<sup>2</sup>

*(L'Acteur se passe la main sur les yeux et sur le front, secoue la tête, presque avec commisération, comme s'il ne retrouvait plus ce qu'il cherchait à se rappeler.*

*Les lumières changent, on revient à la réalité du présent, dans la loge: la Femme aussi a disparu.*

*L'Acteur pousse un profond soupir qui marque son retour à la réalité. Il regarde sa montre.*

Une heure et demie! ... Mais elle est arrêtée?

*(Il l'approche à son oreille)* Non: elle marche. Mais il était déjà une heure et demie il y a une demi-heure! Ou il y a peut-être seulement un instant?

Voilà ce que veut dire s'abandonner à la vague des souvenirs! On perd la notion du temps. Et en effet, pendant un instant, c'était comme si quarante ans de vie s'étaient volatilisés: et moi, j'étais encore là à dire les paroles de Shakespeare, il y a quarante ans, justement!

«Ce cercle de bois»! Ces planches, ces toiles de fond, ces lumières qui t'aveuglent, mais qui rendent tout si vrai à celui qui te regarde depuis la salle! La magie du théâtre! Mes enfants, les jeunes acteurs qui m'entourent... ou les journalistes qui t'interviewent, pour les journaux ou la télé... tous rient dans leur barbe, lorsque je parle de la Magie du Théâtre! S'ils sont bêtes, ils te regardent comme s'ils regardaient un vieux

---

<sup>2</sup>William Shakespeare «Henri V». Dans «Shakespeare Oeuvres complètes». La Pléiade Éd. Gallimard 1959 Traduction de François-Victor Hugo.

fou, bavard et mythomane; s'ils sont gentils, ils te regardent avec compassion.

«Bien sûr, le pauvre! Il a toujours vécu là-dedans! Laisse-dire, laisse-le parler!»

Et pourtant, c'est vraiment comme ça, bon Dieu! Merde alors! Magie! magie! quoi d'autre? Vous devez faire une tempête?... Que fait le cinéma? Ils embarquent à cinq cents pour les Caraïbes ou pour le Cap Horn, ou je ne sais où..., ils débarquent leur équipement de milliardaires et ils attendent un cyclone... et... ils tournent la manivelle! Bien! Bravo! Vingt sur vingt! Et au théâtre? Une grosse bâche bleu ciel ou bleu foncé, secouée par deux gars de la troupe, et un petit navire en bois et en carton, que quelqu'un porte et fait bouger derrière, entre les éclairs d'un projecteur de 2000 watts et le bruit de la machine à faire le vent (une toile de jute contre un cylindre de bois), la machine à tonnerre (de grosses pierres qui roulent dans un tonneau), celle de la pluie (une plaque métallique qu'on secoue et qu'on fait vibrer)... Pour une tempête qui est plus vraie que vraie! Et c'est pas de la magie, ça? Et comment on rend au théâtre le brouhaha de la foule – là dehors – autour de l'échafaud de Louis XVI? Cinq personnes en coulisses qui répètent 'rhubarbe'!

*(Il le fait:)*

rhubarberhubarberhubarberhubarbe...

*(Pause)*

Ça fait marrer mes enfants: «Mais papa, ces machines sont bonnes pour les musées! Aujourd'hui il y a les disques, les magnétos, les projections... Et pour les sons, il y a aussi le synthé!».

Oui, oui, c'est vrai... Mais ... pendant deux mille cinq cents ans, c'est comme ça qu'on a fait: est-il possible que tout ça soit bon pour la pou-belle?

Et puis: n'oubliez pas la suggestion, le miracle d'un mime qui, au beau milieu de la scène, agite les bras, comme une mouette, et dit, sans prononcer un mot... «Moi, je vole!» et les gens le voient voler! Voler!

*(Il agite lentement les bras: il vole! Puis, comme pour demander confirmation:)*

Vous voyez?

*(Avec enthousiasme:)*

C'est ça le théâtre! L'œuf de Colomb! Le O de Giotto! Le tout qui naît de rien! Comme l'anneau qui glisse du doigt d'Archimède! Ou la pomme qui tombe sur la tête de Newton! Ou le nœud gordien tranché par Alexandre!

Et, d'après vous, c'est démodé? Ce miracle qui se répète tous les soirs, partout où un rideau se lève... et sur ces quatre planches, Juliette ren-

contre Roméo, Arlequin détrouse Pantalon, Faust vend son âme au diable, Lopakhine achète une cerisaie... Et ce miracle serait une vieillerie seulement parce que vous en avez plein la bouche de votre synthé?

Voilà ce que je devrais faire: écrire un livre! Et commencer justement ici, cette nuit: où je suis seul, sans téléphone, sans qu'on me les casse .... J'ai du papier: derrière les pages de ce manuscrit que nous avons joué ce soir pour la dernière fois! Je pourrais l'écrire sous forme de dialogue. D'un côté, mes enfants qui me contestent, les jeunes acteurs nouvelle génération qui ne pensent qu'au cinéma, les journalistes qui vous regardent comme si vous étiez une espèce en voie d'extinction... et de l'autre côté, moi. Et l'histoire du théâtre!

Oui, je crois les entendre: «Nous, papa, on va au cinéma et on écoute des histoires d'aujourd'hui, de gens habillés comme nous, avec des problèmes actuels... Quand on va au théâtre, on dirait qu'on entre dans un musée! Le Malade imaginaire, la Locandiera, la Mégère apprivoisée, Henri IV de Pirandello... C'est comme le répertoire de l'opéra, papa: c'est une morgue!

*(Pause un peu longue. L'Acteur réfléchit, fait quelques grimaces de perplexité.)*

Oui, d'accord. Il y a du vrai. Il faut faire attention, lorsqu'on défend le théâtre, à ne pas nier l'évidence. Combien d'actrices – vedettes de merde! – se battent toute une vie pour jouer, à soixante ans, la Locandiera, tout ça parce que traîne une photo de la Duse, si mignonne ... si malicieuse et gna gna gna! Et donc elles aussi... et gna gna gna!

Et puis il y a les subventions... et les pièces sans risques ... Il faut monter la Tempête de Shakespeare, parce que les directeurs de théâtre la prennent, et que le public vient... Mais il faut aussi y ajouter une pointe de scandale et faire beaucoup de bruit, donc on choisit la Tempête, mais on l'«adapte»: on la situe dans une décharge sauvage, avec Prospero homosexuel qui poursuit Calibano de ses assiduités, et le bateau qui fait naufrage est un porte-avion américain qui devait aller en Afghanistan, mais en Afghanistan il n'y a pas la mer... Eh oui, malheureusement, au théâtre il y a ça aussi...

Mais il vaut peut-être mieux laisser tomber cette idée de livre!  
D'ailleurs... je ne suis pas un écrivain.

Par contre, j'ai les idées claires, et ce soir je crois qu'elles sont plus claires que jamais. Par exemple: prenons cette histoire de «théâtre musée»... Tout d'abord, que faire d'un patrimoine théâtral qui a deux mille cinq cents ans d'histoire – d'Eschyle à Shakespeare, Molière, Tchekhov... -? Le jeter à la poubelle? Être «actuel», c'est facile pour le cinéma, qui est né hier! Ou pour la télé, qui est née ce matin, et qui doit encore grandir! Mais le théâtre... Et puis, est-ce que le cinéma, la télé, les CD, ou les DVD ou je ne sais quoi d'autre, ont jamais eu cette charge de nouveauté, de force révo-lu-tion-naire qu'a le théâtre...?

---

Mais, chers enfants, chers acteurs, mettez-vous bien ça dans la tête une fois pour toutes: la première fois que Thespis a joué une pièce à Athènes... Solon, le censeur, le grand législateur, s'est approché de lui et lui a demandé s'il n'avait pas honte de simuler à ce point. Parce que Solon, qui représentait la certitude du droit, lui oui, avait ressenti l'énorme, la prodigieuse révolution d'un homme qui monte sur scène et dit... « je ne suis pas moi, je suis un autre: je suis Dionysos, je suis Œdipe, je suis Agamemnon, je suis Prométhée!» En un instant, le principe d'identité – selon lequel A est égal à A, et différent de B, ce qui est le fondement de la vie civile – ce principe est perturbé, nié, détruit par un homme, justement, qui monte sur scène et dit: «Dans cette ville de Thèbes, dont j'ai épousé la reine, sévit maintenant la peste...» Et tout le monde le regarde bouche bée et se dit «C'est Œdipe!»

Depuis ce moment, le monde n'est plus ce qu'il était!

Et deux mille cinq cents ans plus tard... comment se termine «Six Personnages en quête d'auteur»? Avec le Père qui tient dans ses bras sa fillelette noyée, et crie «Fiction?! Quelle fiction?! Réalité, mesdames, messieurs, réalité!».

*(Pause. Il s'est un peu laissé emporter; maintenant il récupère, très convaincu:)*

Le livre, je peux l'écrire, et comment!

Mes enfants: «Mais papa, tout n'est qu'invention! Regarde dans l'encyclopédie: Solon est mort cinquante ans avant que Thespis ne joue à Athènes...!» Tout ce qu'il savent répondre c'est ça: un détail, une coïncidence manquée, comme s'ils étaient des juges d'instruction! Comme si cette «invention» n'était pas assez significative, ne voulait pas dire ce qu'elle dit! «Si ce n'était pas vrai, il faudrait l'inventer!», dit-on parfois. Et c'est le cas: l'humanité qui invente une anecdote, parce que l'histoire a oublié de le faire, ou parce que ça ne lui est pas arrivé ou Dieu sait quoi encore... Et alors, voilà que la loi, la science, la réalité se heurtent à ce galopin dionysiaque qu'est le théâtre: avec sa liberté, son imagination, sa force explosive... Et l'autre, là, ce fou de la Grande Grèce, - autant dire un Sicilien – qui parle de ce type qui rencontre un créancier et lui dit: «Non, je ne suis pas moi, je suis un autre... Cet autre «moi» te devait peut-être de l'argent, mais pas moi!» Peut-être parce qu'il était allé au théâtre et avait retenu la leçon. «Je suis celui qu'on croit que je suis» Plus en avance que Sophocle, plus en avance que Pirandello! Quel bon tour, mesdames, messieurs, quelle révolution! Ce n'est que ça le théâtre: la grande affirmation qui bouleverse tout... et la pirouette qui la ridiculise!

Et mes enfants: «Mais papa!...»

*(De l'extérieur, une voix de femme)*

UNE VOIX DE FEMME

Papa!...

- L'ACTEUR *(continue sans avoir entendu)*  
Papa...
- LA VOIX DE LA FEMME  
Papa!...
- L'ACTEUR *(toujours en l'ignorant)*  
Mais papa...  
(Entre une jeune femme. L'atmosphère se dissipe, on revient à la réalité: en admettant naturellement qu'il s'agisse de la réalité. Une nouvelle fois, l'Acteur a besoin d'un certain temps pour s'adapter.)  
Qui es-tu?
- LA FEMME Ah, mais alors tu es là! Nous étions très inquiets. Nous avons essayé de te téléphoner, mais de toute évidence le portable ne passait pas... Qu'est-ce qui t'est arrivé?
- L'ACTEUR Rien. Je suis resté là un moment...
- LA FEMME Un moment? Mais tu sais quelle heure il est?
- L'ACTEUR *(nerveux, il répond avec une certaine irritation)*  
Une heure et demie, je sais.
- LA FEMME Une heure et demie, c'est passé depuis longtemps.
- L'ACTEUR Je me suis... endormi, ici, dans ma loge... et ils sont tous partis.
- LA FEMME Et maintenant, qu'est-ce que tu faisais? Maman aussi s'inquiétait. J'ai pris la voiture, j'ai fait le chemin que tu fais d'habitude... puis j'ai vu la lumière allumée et j'ai pensé que tu étais là. Pourquoi tu n'es pas parti?
- L'ACTEUR Parce que... la grille était fermée. Je n'ai pas eu le courage de passer par-dessus...
- LA FEMME Mais qu'est-ce que tu dis? La grille est ouverte.
- L'ACTEUR Ouverte? Comment ça? Ah, c'est vrai, ce soir, ils ont démonté le décor, ils sont partis avec le camion... Ils ont dû oublier de fermer.  
  
Bien! Alors on peut partir! Moi... évidemment j'ai perdu la notion du temps. Je crois que j'ai même un peu dormi. Il doit être tard.
- LA FEMME Il est tôt, tu veux dire!
- L'ACTEUR Ma montre a dû s'arrêter. Toute la nuit, elle a marqué une heure et demie. (Il l'approche de l'oreille) Et pourtant on l'entend, on dirait qu'elle marche... il doit y avoir un problème d'aiguilles: le mécanisme marche mais pas les aiguilles...
- LA FEMME Allez, papa, change-toi et on s'en va.  
  
*(L'Acteur commence à se changer).*
-

- L'ACTEUR           Tourne-toi, ou attends-moi dehors.
- (La femme se tourne et peut-être s'assied).*
- LA FEMME           Pourquoi tu ne t'achètes pas une montre à quartz, comme tout le monde, au lieu de garder ce gros oignon?... Une montre ultraplate, qui ne s'arrête jamais: quand elle ne marche plus, on la jette...
- L'ACTEUR           Mais c'est la montre de mon grand-père ...
- LA FEMME           Eh bien, raison de plus.
- L'ACTEUR           Je déteste cette idée «quand ça ne marche plus, on jette...»
- LA FEMME           Aujourd'hui, c'est plus rentable.
- L'ACTEUR           Et ça s'applique également aux êtres humains?
- LA FEMME           Comment?
- L'ACTEUR           Non, rien...
- LA FEMME           Allez, papa, bouge-toi! Tu sais, je dormais. Maman m'a réveillée, elle n'arrivait pas à te joindre et elle s'inquiétait ... J'ai dû me lever, prendre la voiture, courir jusqu'ici...
- L'ACTEUR           Je suis désolé.  
                          *(Il s'observe.)*  
                          Tu crois que j'ai grossi?
- LA FEMME           Je ne sais pas, je ne crois pas, c'est possible, tu n'as qu'à te peser.
- L'ACTEUR           Parce que la couturière dit que j'ai grossi...
- LA FEMME           Papa, tu es incroyable! Je te dis que je dormais, que maman m'a réveillée, que j'ai dû venir te chercher... et toi, qu'est-ce qui te tracasse? Ton poids!
- L'ACTEUR           Je t'ai dit que j'étais désolé. C'est la faute de ta mère, elle s'inquiète pour un rien. Dès que nous sortons, tu l'appelles pour la rassurer. Ici, ça ne passe pas.  
                          *(Pause. L'Acteur se rhabille.)*  
                          Mais tu sais, le fait de ne pas grossir, pour un acteur, ce n'est pas une question de coquetterie ou de frivolité, comme pour toutes ces femmes qui se font refaire le nez ou font de la liposuction. C'est un élément professionnel qui a son importance aussi sur le plan économique. Moi... au théâtre, je suis quelqu'un, j'ai une image à moi: je ne suis plus un jeune premier, mais même à mon âge... le public me voit d'une certaine façon. Et même en ex-bel homme, si tu veux...
- LA FEMME           Je sais, papa: tu nous l'as dit et répété. Y compris la dernière fois, quand tu nous as sorti ton idée de lifting.
-

- L'ACTEUR            Eh bien! Il n'y a pas de quoi rire. Ça pourrait devenir demain une nécessité. C'est bizarre que tu me fasses ces objections: toi, au Conservatoire, tu devrais ...sentir ça comme faisant partie du métier d'actrice.
- LA FEMME            Papa, j'ai lâché le Conservatoire depuis déjà deux ans. Maintenant, je fais une école de commerce.
- L'ACTEUR            Je sais, je sais. Je confondais avec ton frère. Excuse-moi.  
(*Pour être plus sûr...*)  
Ton frère fait bien le Conservatoire, non?
- LA FEMME            (*patiente, mais sans cacher qu'elle doit l'être*)  
Oui, papa. Lui, il fait le Conservatoire.
- L'ACTEUR            C'est bien ce que je pensais.  
  
(*Pause, assez longue*)  
  
Je sens comme un reproche dans ta voix. Mais tu as raison: je n'ai pas été un bon père... pas très présent, voilà. C'est justement à ça – ou «aussi» à ça – que je pensais, avant que tu n'arrives, quand je me suis retrouvé seul ici, dans une situation qui m'a semblé emblématique: seul, au théâtre, dans le noir, après la dernière de «la Dernière heure». Une occasion – m'a-t-il semblé - pour faire le point. Et parmi les choses auxquelles j'ai pensé, celle-ci «aussi»: je n'ai pas été un bon père! Oui, j'ai quelques excuses, bien sûr: le métier qui te mène un jour ici, un jour là, pendant des mois et des mois loin de la maison, comme un capitaine au long cours. Et ce sont les enfants qui en pâtissent, malheureusement. Et moi, là, à qui il faut rappeler que tu as quitté le Conservatoire pour faire maintenant du droit...
- LA FEMME            École de commerce...
- L'ACTEUR            ... et qui te confonds avec ton frère!... C'est de l'égoïsme, oui, je le reconnais. Ça aussi c'est un effet du métier: toujours penser à s'exhiber, se placer soi-même au centre de l'univers, se pavaner, se complaire, «paraître»... défendre son rôle de bel homme (parce que j'étais bel homme... et même maintenant, si tu considères...), toutes choses qui, à un certain moment, entraînent à fausser les rapports avec les autres. D'abord avec ses parents, puis avec sa femme, avec les enfants... Moi, moi, moi!... comme s'il n'y avait que moi au monde.
- LA FEMME            D'accord, papa. Mais arrête, maintenant, il est tard. Pour nous, tu as été très bien comme ça. Nous avons trouvé notre voie, nous sommes en train de la suivre, tout va bien...
- L'ACTEUR            Je ne me le pardonnerai jamais. Ni les chagrins que j'ai causés à ta mère. Eh non, je n'ai pas été un mari fidèle. Là aussi... j'ai des circonstances atténuantes, bien sûr: toujours en tournée, entouré de jeunes actrices, dans chaque ville quelques admiratrices excitées... Je plaisais, tu sais pourquoi? J'étais beau, fringant, je jouais des rôles de héros...
-

- LA FEMME Je sais, papa. Les tentations étaient nombreuses et tu n'étais pas un saint. O.K.
- L'ACTEUR Mais pas un monstre non plus. Parce que, ta mère, je l'ai toujours respectée. Et au retour de chaque tournée, je lui racontais tout - ou presque – et je lui demandais pardon. Maintenant, nous sommes un vieux couple, uni et heureux...
- LA FEMME D'accord, papa.
- L'ACTEUR Avec vous, les enfants, c'est différent. Là, je n'ai pas été à la hauteur, je le sais. Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa! Je te demande pardon, ma fille!
- LA FEMME Ho, papa, qu'est-ce que tu nous joues, là? Allez, secoue-toi, on y va! On téléphone tout de suite à maman et je te ramène à la maison.
- L'ACTEUR *(Il est prêt à sortir, mais soudain semble hésiter)*  
Attends...
- LA FEMME Qu'est-ce qu'il y a encore?
- L'ACTEUR *(troublé)*  
Sortir? Non, non, sortir pour quoi? Non... je n'en ai pas le courage, excuse-moi. Et je n'aime pas... partir comme ça...
- LA FEMME *(banale)*  
Et comment veux-tu partir?
- L'ACTEUR C'est la dernière... il faut que je vide ma loge...
- LA FEMME Maintenant?!
- L'ACTEUR Et quand, sinon?
- LA FEMME Ah, non! Écoute, tu reviendras demain tranquillement! Maintenant, on y va!
- L'ACTEUR Non, non. La loge... tu ne sais pas, toi, tu ne peux pas comprendre: c'est un endroit sacré, le saint des saints... Après la dernière, on démonte: c'est un rite!... Non, non, ma loge, je la vide ce soir!
- LA FEMME Bon, alors, je te donne un coup de main. Il suffit de faire vite.  
*(Elle ouvre une valise, commence à y jeter pêle-mêle des vêtements, de petits cadres, des affiches ou des photos accrochées aux murs...)*
- L'ACTEUR Mais non, mais non, pas comme ça! Qu'est-ce que tu fais? Tu ne vides pas un débarras, comprends-tu? *(Il reprend une photo dans son cadre)* Et ça, sais-tu qui c'est?
- LA FEMME *(impatiente)*  
Papa, j'ai cours demain matin – et même ce matin, maintenant – j'ai be-
-

soin de dormir! J'ai déjà perdu assez de temps comme ça!... Si tu veux que je t'aide, dis-le. Sinon, je m'en vais!

## L'ACTEUR

*(avec force, mais presque distraitement, comme si, en réalité, il pensait à autre chose)*

Alors, va-t-en! Moi... je n'ai pas envie de bouger. Je m'étais presque endormi, j'étais très bien. Ici, tout seul, la nuit, dans le théâtre vide... le cerveau clair... je pensais. Je pensais, tu comprends? Avant que tu arrives. Je veux faire les choses dans le calme, vider ma loge, réunir toutes mes affaires... Toi, tu peux aller, va, va!... merci d'être venue! Téléphone à ta mère!

*(La Femme hausse les épaules et s'éloigne.*

*L'Acteur est de nouveau seul. Il s'attarde dans la loge, prend quelques objets, les met dans la valise...)*

Va, va donc! Est-ce que tu peux comprendre, toi – à peine née d'hier - ce qu'est, ce qu'a été une loge pour un acteur?!

Toi qui, le jour où tu sortiras du Conservatoire, te retrouveras dans ces petites pièces froides, aseptisées, sans âme, avec leurs chaises pliantes et leurs lampes halogènes... Où tu ne sentiras jamais l'odeur de moisi, d'humidité des loges d'autrefois: de ces petites pièces grises, nichées dans les sous-sols, sous le plancher du plateau, dans les recoins derrière la scène, avec des plafonds pleins de toiles d'araignées, les murs gris, sales, couverts de graffiti, de dessins obscènes, de signatures et de mots d'amour, mal éclairées, avec un fauteuil défoncé (mais en velours et bois doré!), et les souris et les puces et le cageot d'oranges retourné sur le sol pour jouer aux cartes avant l'appel en scène... Ces trous d'égouts, ces tanières de troglodytes... c'étaient des maisons pour l'acteur, parfois sa seule maison! En tournée, il ne savait jamais où aller, alors c'est là qu'il allait, au théâtre, il «aménageait» sa loge - parce qu'on disait comme ça - justement, comme on aménage sa maison: quatre cotonnades aux murs pour cacher les misères les plus voyantes, le napperon brodé sur la petite table, et tout l'équipement d'usage; avant tout la «barbouille» - ce qu'on appelle maintenant la boîte à maquillage (tu vois l'imagination!) - et le fer à friser et le pinceau en poil de lièvre pour le rouge à lèvres, et le bouchon brûlé pour le noir de fumée... et au-dessus de la table, le petit autel des photos de famille, des collègues qui avaient fait carrière, avec, s'il vous plaît, dédicaces et autographes.

Et la malle, avec les costumes, lesquels n'étaient pas à l'époque ces produits de couturiers dessinés par des stylistes, faits sur mesure, dans lesquels l'acteur défile en scène pour se faire voir et approuver par le metteur en scène, mais qui étaient le patrimoine que tout acteur devait posséder: avec le frac du deuxième acte, la tenue de chasse, la cuirasse et la toge pour les classiques...

Et le Carême? Du jour au lendemain, tous les trois ans, les troupes se séparaient et se reformaient. C'était autre chose que le *mercato* du football d'aujourd'hui, dans les halls des grands hôtels, à parler de milliards sur des fauteuils de cuir et des tapis de trois doigts d'épaisseur! Le Mardi-

gras, on donnait la dernière; le mercredi des Cendres, les théâtres étaient fermés, les troupes étaient dissoutes: les acteurs s'envolaient comme un essaim d'abeilles, dans tous les théâtres, dans toutes les villes d'Italie, pour rejoindre de nouveaux compagnons pour les trois années suivantes. Le jeudi matin, on était au théâtre pour commencer les répétitions... et le soir, on jouait. Allez, roulez!

C'était la vie, ça, c'était l'épopée! Ah! Si jamais j'écris un livre, je consacrerai un chapitre à ce théâtre: pour les Carêmes, pour les malles de costumes, pour les loges d'autrefois!

*(Il change de ton)*

Moi... ce théâtre, ces loges, en fait je ne les ai jamais connus, c'est vrai. Je suis arrivé après... et disons même «grâce à Dieu», quand ça allait un peu mieux. J'ai donc vécu une vie tranquille, bien payé, protégé, avec les aides sociales, l'assurance chômage et les syndicats... Mais j'ai connu quelques vieux acteurs qui avaient vécu cette époque et je me souviens de ce qu'ils racontaient! C'est comme si je les avais vues de mes yeux, ces loges. Ils arrivaient deux heures à l'avance pour revoir leur rôle - disaient-ils! Mais en réalité, parce qu'ils étaient chez eux, dans leur maison. Et à la fin, on restait là le plus possible: pour se reposer, bavarder, potiner... Et surtout parce qu'à l'extérieur, c'était l'inconnu, le danger, la fin...

*(Un frisson)*

Et c'est ce que ressens pour moi, aujourd'hui! Quelle étrange sensation! Tout d'un coup... comme si j'avais peur de sortir d'ici: sortir du théâtre, de ma loge! Pire qu'un roi qui a peur de perdre son royaume! Là, je suis bien, cette nuit: avec mes souvenirs, comme ce vieil acteur de Tchekhov, en ce moment étrange, magique... parfait, comme... «l'instant qui passe» pour Faust.

Tu imagines: être ici... et jouer! Pour personne! Pour moi! Et réussir... à la perfection! Ce qu'un acteur poursuit toute sa vie! Non, non, je ne veux pas rouvrir la polémique avec le cinéma! Seulement souligner une petite différence. Au cinéma, on joue sa scène... le metteur en scène est satisfait, ou pas, on rejoue, la troisième prise est bonne (ou la cinquième ou la dixième)...et, bonne ou pas bonne, toi, tu es là, capté à jamais! Au théâtre, par contre... c'est un défi chaque soir renouvelé. Ce soir, j'ai joué comme ça... mais demain... demain, le bras à peine déplacé, la phrase un rien ralentie, la voix un souffle plus haute, un vers un brin plus intense... Demain, quelque chose sort mieux, mais un détail grince encore, et le défi est relancé le jour suivant.

Ici, je pourrais, peut-être, seul, la nuit, dans le silence... pas pour un parterre de rois, mais rien que pour moi, critique le plus exigeant, celui auquel on n'échappe pas, celui qu'il est inutile de chercher à tromper, parce qu'il est là, à l'intérieur, et il le sait bien, lui, que tel ton n'était pas juste, tel geste trop précipité, tel mot a sonné trop faible et incertain...

---

Et le théâtre serait mort, le théâtre ne serait qu'un musée?... Cet éternel défi, cette guerre qu'on ne gagne jamais mais qui jamais ne te décourage, n'est-ce pas l'image même de la vie?

*(Il a maintenant une couronne de carton doré entre les mains. Il déclame)*

«...Que nul ne parle de réconfort.  
 Parlons de tombeaux, de vers et d'épithètes,  
 La poussière soit notre papier, avec la pluie de nos yeux  
 Écrivons la douleur sur le sein de la terre.  
 Choisissons des exécuteurs et parlons testament.  
 Et pourtant non, car que pouvons-nous léguer  
 Si ce n'est à la terre nos corps destitués?  
 Nos domaines, nos vies, tout est à Bolingbroke,  
 Et il n'est rien que nous puissions appeler nôtre, hormis la mort,  
 Et cette petite figurine de terre stérile  
 Qui sert de pâte et de vêtement à nos os.  
 Pour l'amour de Dieu asseyons-nous sur la terre,  
 Et racontons la triste histoire de la mort des rois:  
 Certains déposés, d'autres tués à la guerre,  
 d'autres hantés par les spectres de ceux qu'ils avaient déposés,  
 D'autres empoisonnés par leurs femmes, d'autres tués dans leur sommeil,  
 Tous assassinés... car dans la couronne creuse  
 Qui ceint les tempes mortelles d'un roi,  
 La Mort tient sa cour, là trône la bouffonne,  
 Raillant sa dignité, ricanant de sa pompe,  
 Lui accordant un souffle, une petite scène  
 Pour faire le monarque, être craint et tuer d'un regard,  
 Lui insufflant une vaine opinion de lui même,  
 Comme si cette chair, rempart de notre vie  
 Était une citadelle de bronze; puis, s'étant joué de lui,  
 Pour finir elle vient et avec une petite épingle,  
 Perce le rempart du château, et adieu le roi!  
 Couvrez vos têtes, et ce qui n'est que chair et sang  
 Ne le bafouez pas par des hommages solennels.  
 Bannissez le respect,  
 La tradition, l'étiquette, et le cérémonial,  
 Car tout ce temps vous vous êtes mépris:  
 Je vis de pain comme vous, je ressens le manque,  
 J'éprouve la douleur, et j'ai besoin d'amis. Ainsi assujetti,  
 Comment pouvez-vous me dire que je suis roi?»<sup>3</sup>

*(À la fin de la tirade que l'Acteur a jouée peu à peu isolé dans un cône de lumière, un petit applaudissement vient de l'obscurité qui l'entoure sur la scène. La lumière redevient normale. Sur un côté du plateau, assise sur une chaise, une jeune femme applaudit en souriant. Elle est vêtue de ma-*

<sup>3</sup> William Shakespeare «La Tragédie du Roi Richard II» Folio Théâtre. Éd. Gallimard 1998 Traduction de Jean-Michel Déprats .

*nière un peu voyante, en ciré noir, brillant, provocant. L'Acteur se tourne vers elle, content de lui)*

L'ACTEUR Hein? Qu'est-ce que tu en penses?

LA FEMME Bien. Vous êtes excellent.

L'ACTEUR Eh oui, j'ai encore du punch! Et de temps en temps... je sais encore faire impression!

Mais tu me dis «vous»?

LA FEMME Eh bien...

L'ACTEUR Pourtant, tu me connais.

LA FEMME Oui, mais... vous m'avez intimidée avec ces grandes phrases!... J'avais vraiment l'impression de voir un roi réellement en train de mourir...

L'ACTEUR Tu vois? La puissance du théâtre? Mais je ne suis pas seulement un tragédien, je sais aussi faire rire! Tu veux que je te montre?

LA FEMME Mais... c'est pour ça que vous m'avez amenée ici?

L'ACTEUR Non, bien sûr!

LA FEMME *(en souriant, sans vulgarité)*  
Les putes ne travaillent pas pour rien, vous savez? Le temps c'est de l'argent pour nous aussi.

L'ACTEUR Viens là, embrasse-moi.

*(La Femme s'approche. L'Acteur l'embrasse sur la bouche, mais sans trop de passion, plus par devoir, dirait-on. En effet, un instant après, il se détache d'elle)*

Non, attends! Nous avons tout le temps! Je paie, je paie, ne t'inquiète pas. Combien avons-nous dit?

LA FEMME Cent.

L'ACTEUR Deux cents, d'accord? Ce soir, c'est comme ça. Avant, je veux te faire voir que je sais aussi faire rire. Les acteurs aussi sont un peu des putes, tu sais! Ils enfilent le costume, s'enfarinent la figure... Le public veut rire, et nous le faisons rire. Bien que... même le rire a un fond de tragédie. Au fond, nous rions «de quoi»? Quelqu'un qui s'y entendait dans ce domaine disait... qu'on ne peut rire dignement que des choses sérieuses. Un personnage comique est un personnage qui vit une tragédie ridicule: une chose ridicule en soi, mais qui pour lui est tragique.

Pourquoi ris-tu?

LA FEMME Parce que je comprends rien.

---

- L'ACTEUR Je vais te faire voir. C'est le début d'une vieille farce... Écoute. Un homme entre en scène, littéralement hors de lui, criant après sa femme. Qui est-il? Qu'est-ce qui s'est passé? Est-ce Othello qui croit que Desdémone le trompe avec Cassius? Ou Macbeth qui a compris que sa femme le mène à sa perte?... Non! Mais ce qui s'est passé pour lui est autrement tragique. Tu vas voir.
- J'entre en scène. C'est mon appartement: j'ouvre la porte, j'allume la lumière. Derrière moi, ma femme: dans une attitude coupable, elle s'arrête sur le seuil.
- Mets-toi là.
- LA FEMME Où?
- L'ACTEUR Là, sur le seuil. Ça, c'est le seuil. Moi j'entre: je suis désespéré...  
(*Il joue*)  
«Maudite! Maudite!... Maudite, sois-tu! Maudit le jour où je t'ai connue! Maudit le jour où je t'ai épousée! Maudit le jour où nous sommes venus dans cette maison!  
Où es-tu?...  
Entre, malheureuse! Vite! Et ferme la porte! Tout le monde doit être dans l'escalier à écouter!...»
- (*À la femme*)  
Vas-y, entre.
- (*Il reprend le personnage*)  
«Mais qu'est-ce qui t'a pris, malheureuse!? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête? Ta tête de bois? Tu m'as perdu! Perdu, je te dis! Perdu! Maudite femme!  
Tais-toi! Ne dis rien! Au nom de Dieu, fais-moi le plaisir de ne rien dire!  
Tais-toi! TAIS-TOI!
- (*Pause. Découragement. Nouvelle évocation*)  
Perdre sa culotte en public!»
- (*Il parle à la femme*)  
Tu vois? Le fait est ridicule. Sa femme a perdu sa culotte en public, mais pour lui c'est une tragédie! Pire que perdre un royaume!
- (*Il reprend le personnage*)  
«Perdre sa culotte en public! À l'inauguration du nouveau siège de la société... Devant toutes les autorités: le président, l'évêque... Et le directeur, là, au premier rang!...»
- (*Il parle à la Femme*)  
Toi, tu dis «Ce n'est pas ma faute...»
- LA FEMME Ce n'est pas ma faute.
-

- L'ACTEUR Timide! Timide!
- LA FEMME *(répète sur le ton demandé)*  
...ce n'est pas ma faute.
- L'ACTEUR *(en jouant)*  
«C'est la mienne. C'est la mienne pour t'avoir épousée, idiote!»
- (Il souffle vite, à voix basse:)*  
L'élastique a lâché...
- LA FEMME Quoi?
- L'ACTEUR *(comme avant)*  
L'élastique a lâché...
- LA FEMME L'élastique a lâché.
- L'ACTEUR *(de nouveau, en jouant)*  
«Tais-toi! N'accuse pas l'élastique! C'est nous, nous! Nous qui sommes responsables de nos élastiques, maudite! Est-ce que j'ai jamais perdu mon caleçon? Et le directeur non plus! Nous avons le pantalon, tu vas me dire! Et la femme du directeur? Et l'évêque? Non! Personne ne perd jamais sa culotte! Jamais! Mais toi, oui, maudite! Et elle tombe 'quand' ta culotte ? Et où? Un jour quelconque? Ici, pendant que tu prépares à manger?... Hé non! Ce serait beau! Trop beau! Tu la perds aujourd'hui! Pendant l'inauguration du nouveau siège! Pendant que le maire découvre le buste du fondateur, et avec toutes les autorités civiles et religieuses au premier rang! Ah, maudite!»
- (En suggérant:)*  
«Presque personne n'a vu». Timide, toujours timide.
- LA FEMME ...presque personne n'a vu...
- L'ACTEUR «'Presque' personne! Comme si les bruits ne couraient pas, dans ce monde de ragoteurs !
- Perdu! Tout est perdu! Tu m'as perdu! Tu as réussi! Inutile de s'en faire: le directeur ne me pardonnera jamais! En présence du Président! Carrière foutue! Un scandale: carrière foutue!
- (Il est affligé. Pause.)*  
Perdre sa culotte en public! Avec le Directeur au premier rang, et les collègues à deux pas!...
- Avec les sacrifices qu'ont faits mes parents pour me donner de l'instruction, pour que j'obtienne mon diplôme de comptable. Ma mère me le disait bien: 'Laisse tomber, trop tape-à-l'œil pour une femme de comptable! Trop bien roulée pour bien tenir une maison!' Elle avait raison, oh, comme elle avait raison!
-

Mais moi... entêté, amoureux, crétin! Et maintenant je paye, et c'est bien fait pour moi! Pour une erreur de jeunesse, pour t'avoir épousée, je perds tout ce que j'ai construit jour après jour, avec une patience d'ange et la précision d'un horloger!

Stagiaire à la banque à vingt-quatre ans, puis cadre B avec les mouvements et l'ancienneté. Vingt ans de carrière, la sympathie du nouveau directeur, la jalousie des collègues parce que le plus beau bureau, le mieux éclairé, c'est le mien - après celui du Directeur! Tu entends? Le mien! Propriétaire d'un bel appartement, crédit payé, dans le quartier des banques, dans le même bâtiment que le Directeur, tu entends? Dans un autre escalier, le C, pas le A, mais le même numéro! Et tout ça, construit par moi! Avec ça... (*il montre ses bras*) et ça!...(*il montre sa tête*).

Pierre après pierre, jour après jour! Courtois avec les clients, souriant avec le Directeur, même les jours de migraine. Premier arrivé, dernier parti: le plus serviable! Toujours le plus prompt à bondir pour ouvrir la porte au Directeur quand il va boire sa bière!... Jamais une grève!...

Mais toi! Comment crois-tu que j'ai eu le bureau près de la fenêtre? C'est Rossi qui aurait dû l'avoir, il a deux mois d'ancienneté de plus que moi. Tu sais pourquoi je l'ai eu, hein, toi, qui ne penses jamais à rien et qui te balades en semant ta culotte?

(*Pause. Réponse et explication:*)

Parce que je suis le meilleur, le plus patient, le plus malin! Parce qu'aux plaisanteries du Directeur, je ris le premier et mieux que les autres: plus franchement, plus rondement, plus convaincu! Parce que j'ai tout imaginé, parce que je n'ai rien laissé au hasard! Parce que je me suis imposé – oui, madame! - imposé d'être toujours comme on doit être s'il l'on veut faire son chemin dans la vie et dans la banque! Jamais je n'ai dit que mes parents étaient marchands de légumes! Jamais je n'ai dit que ton cousin, malheureuse!, était permanent d'un syndicat! À la banque, personne ne connaît mes opinions politiques! Et même, personne ne sait que je n'en ai pas! Je suis supporter du Milan A.C.: on ne le sait pas non plus! Parce que demain, il peut arriver un Directeur qui n'est *pas* pour le Milan A.C., et qu'il vaut mieux qu'il n'y ait pas de sujets de friction! Je n'ai rien négligé, j'ai été parfait!...

Mais toi, tu y as pensé, maudite! Perdu, je suis perdu!»

(*Satisfait, il se tourne vers la Femme*)

Alors?

- |          |   |
|----------|---|
| LA FEMME | Oui, bien, bravo... Mais... et maintenant?                |
| L'ACTEUR | Maintenant quoi?...                                       |
| LA FEMME | Si on doit... Ce n'est pas pour ça que tu m'as embarquée? |
| L'ACTEUR | Hein?   |
-

- LA FEMME Qui est-ce qui m'a accostée, en voiture, sur le trottoir... et qui m'a dit:  
«T'es libre?»
- L'ACTEUR Moi?
- LA FEMME Et moi, j'ai dit oui, et toi, tu as dit «monte»!
- L'ACTEUR *(un peu perdu dans ses rêves)*  
Et moi, j'ai dit... «combien»...
- LA FEMME Et moi, j'ai dit «cent», mais après, tu as dit «deux cents»...
- L'ACTEUR Bien sûr.  
*(Mais après une pause, en cherchant à vaincre sa perplexité, non sans embarras...)* Mais tu sais que j'ai du mal à me souvenir? Moi, je t'ai abordée...
- LA FEMME Tu étais en voiture... tu as baissé la vitre...
- L'ACTEUR Et je t'ai dit?...
- LA FEMME «T'es libre?». Et tu m'as fait monter.
- L'ACTEUR Et tu es montée. Comme ça, sans protester...
- LA FEMME Ben... une voiture de luxe... Quelqu'un qui ne demande même pas «combien» avant de dire «monte»... Et puis... je croyais que tu m'avais reconnue.
- L'ACTEUR Reconnue? Pourquoi: on se connaît?
- LA FEMME Alors, comme ça tu ne me reconnais pas? Et moi qui te vouvoyais!...  
Regarde-moi.  
*(Elle lui offre son visage, pour qu'il la regarde. Il la regarde, la dévisage...)*  
J'ai peut-être changé. La vie que je mène n'est pas de celles qui te conservent jeune et fraîche... Regarde-moi, je t'en prie... Essaie de me voir comme tu m'as peut-être vue autrefois ...  
*(Après une certaine hésitation, l'Acteur semble se souvenir...)*
- L'ACTEUR Juliette!
- LA FEMME Oui...
- L'ACTEUR Juliette! Mais bien sûr! Juliette au gala de fin d'année! Tu t'appelles... Non, non, laisse tomber l'état-civil! Juliette: et tu avais seize ans, je me souviens. Je me souviens aussi que j'ai pensé – et je te l'ai peut-être dit – que tu avais plus ou moins le même l'âge que la fameuse Juliette! Bien sûr que je m'en souviens! Tu étais forte! La meilleure de mon cours!
- LA FEMME Vous me le disiez toujours!
-

- L'ACTEUR *(corrige)*  
Tu «me» le disais toujours.
- LA FEMME « Tu en feras du chemin, tu me disais». En effet, j'ai beaucoup marché, mais autrement.
- L'ACTEUR *(avec amertume, en l'observant)*  
Mais oui!  
*(Pause. L'Acteur reprend, un peu hésitant)* Et... comment as-tu?
- LA FEMME «Comment as-tu» quoi?...
- L'ACTEUR ...comment as-tu...
- LA FEMME ... fini sur le trottoir?... Oh! je n'ai pas peur des mots! Disons que ça s'est fait comme ça. Peut-être que si vous m'aviez ... prise dans votre troupe... Vous m'aviez promis un petit rôle, vous ne vous souvenez pas?...
- L'ACTEUR Nnn...non, je ne me souviens pas. Et alors?
- LA FEMME J'ai refusé... Je... n'ai pas marché dans la combine. Et je n'ai pas eu le rôle.  
*(Longue pause. L'Acteur est embarrassé.)*
- L'ACTEUR *(doucement)*  
Je regrette. Si c'est comme ça... je te demande pardon!  
*(La Femme rit, comme pour dissiper complètement l'embarras.)*
- LA FEMME Mais ce n'était certainement pas à cause de ça. Je ne convenais probablement pas pour ce rôle. Et puis, vous ne m'avez jamais dit carrément: ou tu y passes ou ... ceinture. Je répète: ça s'est fait comme ça. En tout cas, je suis au courant pour mes camarades de cours: celles qui ont continué – et peu importe si elles ont couché ou pas – elles sont toutes sans boulot. Moi, au moins, j'ai échappé au chômage. Mais... ce n'est pas la fin du monde, tu sais? Encore quelques années, je fais ma pelote... et puis basta! Je me souviens une fois, quand tu nous as fait lire le Misanthrope: «Il faut avoir des idéaux, dans la vie»!
- L'ACTEUR Désolé...
- LA FEMME Il y a des gens qui pour le fric se prostituent bien plus que moi, ne crois pas. Même si ceux-là, tu ne les rencontres pas sur le trottoir!
- L'ACTEUR *(embarrassé)*  
Vois-tu... Je voulais te dire... Je n'ai pas l'habitude de lever une fille... Je ne suis jamais... comment dire?
- LA FEMME ... allé aux putes.
-

- L'ACTEUR Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- LA FEMME Tu peux le dire. Je te répète, je n'ai pas peur des mots.
- L'ACTEUR Ben, voilà... Oui, ces choses, je ne les ai jamais faites: marauder le long du trottoir, baisser la vitre... finir dans un hôtel de passe... Je n'en ai pas l'habitude, ce n'est pas mon genre... Si je te dis que c'est la première fois de ma vie, tu me crois? Je ne sais pas ce qui m'a pris, ce soir! Et puis, cette étrange rencontre... avec toi, une de mes anciennes élèves...
- LA FEMME Bof! Le hasard.
- L'ACTEUR Je ne sais pas. J'ai les idées confuses. Comme si dans ma tête s'enchevêtraient des situations, des idées, des sentiments... Qu'est-ce que c'est cette chambre? Où sommes-nous? Si je ferme les yeux, je crois être encore dans ma loge... Le spectacle est terminé... Ou peut-être pas, il va commencer... Et tout à coup, toi...
- LA FEMME Moi, quoi?
- L'ACTEUR *(comme frappé par une idée)*  
Dans le dernier acte du Dom Juan de Molière... alors que Dom Juan dîne, tous ses créanciers se présentent: chacun avec sa note. Ce soir, j'ai rêvé – à moins que ça ne se soit réellement passé – que ma fille venait ici... Non, pas ici, naturellement: dans ma loge, au théâtre. Elle ... venait présenter sa note! ... Et même celle de sa mère... et de son frère, bien sûr!... Maintenant, toi, tu es là! Et cette scène de Dom Juan me vient à l'esprit. Toi aussi tu es là pour ça? Au nom de qui tu me présentes la note? En ton nom? Ou au nom de Juliette? Ou de la jeune fille qu'il y a vingt ans, j'ai trahie et abusée? Ou au nom de toutes les femmes? Hein?
- LA FEMME Quelle imagination! Non, je n'ai aucune note à présenter. Ce ne serait pas toi, par hasard, qui veux régler tes comptes avec toi-même?
- L'ACTEUR Peut-être. Pourquoi pas? Je me souviens d'avoir entendu, une fois, une légende: devant Dom Juan, arrivé à la dernière nuit de sa vie, se présente Dieu ou le Diable, je ne sais, pour lui proposer un défi. S'il trouve ne serait-ce qu'une personne à laquelle il a fait du bien, tout lui sera pardonné. Sinon, pour lui ce sera l'enfer.
- LA FEMME Et comment ça se termine?
- L'ACTEUR Je ne sais pas. Je ne me souviens pas.
- LA FEMME Il a trouvé quelqu'un?
- L'ACTEUR Je te l'ai dit: je ne sais pas.
- LA FEMME Et toi?
- L'ACTEUR Moi?
-

- LA FEMME Si cette nuit était la dernière?...
- (Une longue pause de silence et d'immobilité. L'Acteur la regarde, intensément.)*
- L'ACTEUR *(stupéfait, comme s'il avait du mal à comprendre ce qui lui arrive)*  
Mais tu n'es pas...  
Mais qui es-tu?  
Tu es...
- (La Femme sourit, avec une coquetterie étrange. Elle s'approche de lui, lui tend les mains comme pour prendre les siennes.. Comme un automate, l'Acteur lui tend les mains.)*
- LA FEMME *(calme, ferme et douce à la fois)*  
Viens... Allons-y... Il est tard...
- L'ACTEUR *(faiblement, toujours les mains abandonnées dans celles de la Femme)*  
Pour aller où? Il est tard pour quoi?... Ne me regarde pas comme ça, tu me fais peur!
- LA FEMME Peur?! Peur pour quoi?
- (L'Acteur a un geste de rébellion. Il retire ses mains, s'éloigne, secoue la tête, fait un geste des mains comme s'il voulait faire disparaître le brouillard d'un cauchemar. Il parle avec force, presque pour se convaincre lui-même, il éclate de rire mais son rire est forcé et sonne faux... Il parle, surexcité pour donner le plus de naturel possible à ses mots...)*
- L'ACTEUR Non, non, pas peur! Normal: pourquoi devrais-tu me faire peur? Excuse-moi, tu sais, mais cette nuit est vraiment la nuit des événements étranges! Tu sais quoi? Pense à ce que veut dire une imagination malade: je suis... peut-être gavé de théâtre. Ma tête est trop encombrée de personnages, de citations littéraires, de références culturelles... Et voilà que tout ce qui a une apparence un peu étrange – et qui pour un autre ne serait qu'«un peu étrange», précisément – chez moi se charge de sens! Les créanciers de Dom Juan, la dernière nuit de Dom Juan, toi qui viens me présenter la note. Tout ça parce que je me suis endormi dans une loge et parce qu'une fois dans ma vie, j'ai atterri dans cette chambre ... Et alors, tout à coup – toujours à cause de cette imagination malade, trop pleine de souvenirs qui me dominent, au lieu que ce soit moi qui les domine...- à un certain moment j'ai imaginé que tu étais, – ne ris pas! -... la Mort! Tu comprends? N'est-ce pas ridicule? Toi, la Mort: avec un M majuscule! Ça n'a duré qu'un instant, naturellement! Mais pendant un instant, la tête m'a tourné: j'ai vu Juliette – ma Juliette d'il y a vingt ans – sortir de son sommeil et tendre les mains à Roméo, pour le dernier baiser... avant de l'emmener avec elle pour toujours... C'est pas comique, ça? C'est pas à raconter?
- (Lentement, la Femme ôte son imperméable et change complètement d'apparence. Maintenant elle porte une légère tunique pastel, simple comme celle des anges dans la peinture du Perugino ou de Piero della*
-

*Francesca...*

*Une longue pause: le rire s'éteint vite dans une sorte d'effroi hagard, face au sourire serein de la Femme.)*

LA FEMME *(sereinement, secouant la tête comme si elle devait faire face à un innocent entêtement enfantin)*

Pauvres hommes!

L'ACTEUR Mais alors... c'est vrai!

LA FEMME *(toujours sereine, souriante, douce)*

Et pourtant tu le savais... Ce n'est pas ce que tout le monde dit? Je suis l'unique certitude de la vie!

L'ACTEUR Je ne t'attendais pas. Pas... pas cette nuit.

*(Dans une autre soudaine tentative de rébellion)* Et puis... je me sens bien! Je n'ai jamais rien eu! Je me suis endormi après le spectacle, d'accord. Mais c'est tout. Ce sont des choses qui arrivent. J'aurais déjà libéré ma loge sans l'arrivée de ma fille, puis je me suis mis à réfléchir... J'avais même pensé écrire un livre, quelle idée! Mais il n'est pas dit que je ne le ferai pas. Et puis: est-ce qu'il est écrit quelque part que ce soit vraiment pour «cette nuit»? Si j'ouvre cette porte, si je m'en vais, qu'est-ce qui va se passer? Ma fille m'a dit que le portail était ouvert, parce que les machinistes étaient en train de déménager le décor. Je n'ai même pas besoin d'enjamber la grille, ce que je serais parfaitement capable de faire. Si je sors, qu'est-ce qui arrive? Qu'est-ce que tu fais? Tu peux m'arrêter? Tu vas me courir après, hein? Me faire un placage?

*(Maintenant, l'Acteur semble être pris de panique).*

Où est la porte? Elle était là, il y a un instant, quand nous sommes entrés! Elle était là ce soir, quand je suis venu au théâtre... Aide-moi, ne reste pas plantée là.

LA FEMME *(comme avant)*  
Pauvres hommes!

*(L'Acteur tente une autre voie. Il cherche à parler calmement, raisonnablement, pour convaincre l'«adversaire»).*

L'ACTEUR Écoute! Ça va! Rien qu'une chose, s'il te plaît: pas tout de suite, pas cette nuit! Non, cette nuit, non! J'ai trop de choses à faire! Je ne pourrais pas! Je ne peux pas! On ne peut pas, comme ça, subitement, arracher un homme à la vie! Je sais, je sais, nous vivons tous comme dans un nuage de moucherons, nous ne tenons qu'à un fil... il suffit d'un rien et adieu. Mais pourtant il faut quand même laisser un instant au condamné, lui laisser le temps de réfléchir... Moi... je dois faire mes adieux à ma femme... je dois dire certaines choses à ma fille: la dernière fois que je

l'ai vue, nous ne nous sommes pas quittés en bons termes... Et mon fils aussi: il y a tant de petites choses auxquelles j'ai pensé et que je n'ai jamais trouvé le temps de lui dire, à lui, qui fera mon métier...

J'aurais voulu écrire un livre! Et puis, j'ai des affaires à régler: à la télé on me doit encore de l'argent, il faut que je passe à la banque, j'ai des traites sur la voiture... il y a aussi, dans un tiroir, des lettres que je voudrais faire disparaître, que j'ai toujours pensé brûler, un jour... Toute une série de petites choses... toi, tu ne peux peut-être pas comprendre, mais pour nous, c'est important!... S'il te plaît! S'il te plaît!

*(La Femme l'a écouté patiemment, pour le laisser se soulager. L'Acteur s'arrête, sa résistance a peu à peu faibli. Maintenant il apparaît fatigué, accablé... Les forces semblent l'abandonner, devant le calme serein et souriant de la Femme... Sur un autre ton:)*

Je suis ridicule, pas vrai?

- LA FEMME *(avec calme)*  
Non, se révolter est humain. Tu dois seulement comprendre. Comprendre... te résigner... en finir.
- L'ACTEUR Et il n'y a vraiment rien à faire?
- LA FEMME Tu le sais, je viens comme un voleur la nuit... et je ne frappe jamais deux fois.
- L'ACTEUR Ce n'est pas facile.
- LA FEMME C'est nécessaire.
- L'ACTEUR Alors, si cela doit être ainsi, ainsi soit-il. Tu as gagné. Laisse-moi seulement, je t'en prie, le temps d'ouvrir les yeux, et d'apprendre ce nouveau rôle. Je t'en prie. Je sens peu à peu un grand calme monter en moi. Comme la mort de Falstaff: d'abord le froid prend aux pieds, puis monte le long des jambes jusqu'à ce que tout le corps ne soit que pierre. C'est donc vrai que la mort est paix et repos, et que la terre destinée à nous recouvrir est légère?
- LA FEMME Viens!...
- L'ACTEUR *(après une pause, il regarde autour de lui. Calmement:)*  
Donc... Ils vont me trouver ici, dans ma loge, assis à la table de maquillage, les bras ballants, la tête renversée en arrière... Les journaux en parleront... Ils en parleront, pas vrai?
- LA FEMME C'est si important que ça?
- L'ACTEUR Non, c'est vrai, tu as raison. C'est une des nombreuses choses que je dois laisser derrière moi.
- LA FEMME Il y a quelque chose que tu voudrais prendre avec toi?
-

- L'ACTEUR            Tout. Rien. Mais est-ce que cela a un sens? La vie continue... toute seule.
- LA FEMME            Donne-moi ta main.
- L'ACTEUR            Attends... Je dois te dire une chose. Quand j'étais enfant, que je me réveillais la nuit et que la peur me prenait – «les terreurs assidues» de Leopardi – et que «je veillais, en attendant le matin» - et que je pensais à la mort... Sais-tu quelle pensée me reconfortait? Une pensée étrange pour un enfant! Mais pas seulement pour un enfant. Je réfléchissais et je me disais... «Bah, tout le monde est toujours mort... et il s'est jamais rien passé!»
- LA FEMME            C'est vrai! Tu l'as dit toi-même, la vie continue... même toute seule. Donne-moi ta main.
- L'ACTEUR            Pourquoi les hommes te peignent comme un squelette enveloppé de noir, avec une faux en main ...?
- LA FEMME            Parce qu'ils ne comprennent pas. Toi, tu me vois comment?
- L'ACTEUR            Belle, jeune, fraîche, séduisante...
- LA FEMME            ... ainsi soit-il. Ça veut dire que tu as compris. Donne-moi ta main. Assied-toi.
- (Doucement, elle le conduit à la chaise dans la loge)*
- L'ACTEUR            Étrange, encore cette paix soudaine! Et comme tout m'apparaît clair, ici, dans la «calotte de ma pensée», comme dit Montale. Tout est loin, vu d'en haut, tel que le monde apparaît au Prince de Hombourg, une fois résigné à mourir... Merci, ô Dieu! «Merci ô! Zeus» - implore Sophocle – «quel que soit le nom par lequel tu préfères être appelé». Merci pour le travail que tu m'as donné quand j'étais en vie, et qui maintenant porte à mes lèvres les paroles des grands poètes, pour exprimer ce qu'autrement je ne pourrais pas dire. «Sois loué, Seigneur, pour notre mort...». Je vois tout comme éloigné, rapetissé, ramené à sa juste mesure... Pas risible, non! Puisqu'elle est vraiment belle la vie. Et moi, j'ai beaucoup reçu de la vie, même si – peut-être – ce beaucoup, je l'ai vécu distraitement, sans le comprendre à fond, sans jouir de chaque heure comme si c'était la dernière qui m'était donnée. J'ai traversé la vie avec impatience, j'ai regardé trop souvent les personnes qui m'étaient chères sans les voir, et encore plus souvent – peut-être – je les ai vues sans les regarder; par légèreté, j'ai gaspillé des occasions de joie... Mais au fond, je n'ai ni grands remords, ni grands regrets; j'avais été fait à mon image, et j'ai vécu comme ça: un homme comme tant d'autres, mais qui a navigué dans la mer de la vie à bord de ce voilier de rêves qu'est le théâtre... Merci pour cela aussi, Seigneur.
- C'est peut-être déjà beaucoup que je sois arrivé maintenant à comprendre quelque chose. Que tout m'apparaisse clair et convaincant. Et que, justement parce que j'ai aimé la vie, bien qu'à mon modeste niveau, mainte-
-

nant je te vois, ô Mort, si jeune et si belle. Embrasse-moi! Jette tes bras à mon cou, de tes mains, effleure mes tempes...

«À présent, ô Immortalité, tu m'appartiens tout entière!  
Rayonnante à travers le bandeau de mes yeux,  
Tu m'apportes l'éclat de mille soleils!  
Il me pousse des ailes sur les deux épaules,  
Mon esprit s'envole à travers le silence de l'espace éthéré:  
Et comme le navire qui emporté par le souffle du vent  
Voit disparaître au loin le port et son joyeux tumulte,  
Pour moi toute vie sombre dans le crépuscule:  
Je discerne encore les couleurs et les formes,  
Et tout n'est plus à présent que brouillard sous mes pieds.»<sup>4</sup>

*(La Femme l'a conduit à sa place. Maintenant elle lui sourit, lui fait signe de se taire. L'Acteur ferme les yeux. Sa tête se renverse en arrière, les bras pendant au-delà des accoudoirs.*

*La Femme le laisse. Elle regarde alentour. Elle fait disparaître les choses qui n'ont pas à y être, comme par exemple, son ciré. Elle éteint quelques lumières, et ne laisse allumées que celles de la petite table comme pour récréer l'apparence réaliste de la loge.*

*Puis, légère, elle s'éloigne.*

*Le décor est maintenant celui que les autres trouveront le lendemain.*

*Lentement, noir.)*

## Rideau

---

<sup>4</sup> Heinrich von Kleist «Le Prince von Homburg» Dans «Théâtre II (Oeuvres complètes tome 4)» Le Promeneur. Éd. Gallimard 2002. Traduction de Pierre Deshusses et Irène Kuhn.

---